

L'institution du texte fondateur

La tradition orale des « écrits » d'Ignace de Loyola dans l'histoire et dans l'historiographie de la Compagnie de Jésus au XVI^e siècle

The establishment of a founding text. Oral tradition of the "writings" of Ignace de Loyola in the history and historiography of the company of Jésus in the XVIth century

Pierre-Antoine Fabre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/311>

DOI : 10.4000/enquete.311

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1995

Pagination : 79-93

Référence électronique

Pierre-Antoine Fabre, « L'institution du texte fondateur », *Enquête* [En ligne], 2 | 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/311> ; DOI : 10.4000/enquete.311

L'institution du texte fondateur

La tradition orale des « écrits » d'Ignace de Loyola dans l'histoire et dans l'historiographie de la Compagnie de Jésus au XVI^e siècle

The establishment of a founding text. Oral tradition of the "writings" of Ignace de Loyola in the history and historiography of the company of Jésus in the XVIth century

Pierre-Antoine Fabre

« Je me suis efforcé de ne mettre aucun mot que je n'aie entendu du Père. Ce en quoi je crains d'avoir failli, c'est lorsque, pour ne pas m'écarter du Père, je n'ai pas pu faire passer la force de certains mots.
* »

- 1 Je propose l'examen d'une série intensive de textes rattachés à la tradition des premières décennies d'existence de la Compagnie de Jésus, entre les années 1540 et la fin du XVI^e siècle. Cette mise en série ne va pas sans deux conditions (dont je fais ici l'hypothèse) de la constitution d'une tradition, dans un rapport avec ce qui ne relèverait pas de cette tradition, mais ce dont celle-ci s'autoriserait, ce que j'appellerai un « temps de fondation » dont le théorème serait : il n'est de fondation que rétrospectivement consacrée par une tradition (ou, en d'autres termes : l'acte de fondation se conjugue toujours au passé, quelque chose a été fondé). Mais ce fait implique que le temps de fondation lui-même agisse – ou survive – dans le temps d'une tradition hors duquel il ne fait pas histoire, et dont la tradition elle-même nourrit sa propre légitimité.
- 2 Les deux conditions de mise en série des textes qui régissent le rapport de ces différents temps, de leur intensive distension, sont les suivantes : que l'on trouve toujours, en amont des écrits de la tradition, un seuil d'oralité marquant le terme de cette remontée ou l'« origine » de cette tradition ; mais que, inversement, l'on trouve toujours aussi, en amont des paroles transmises par la même tradition, un seuil d'écriture marquant un second terme, rigoureusement homologue au premier ; en sorte que la tradition considérée capte et fasse converger vers son propre flux ces deux puissances, celle de la

- « chose écrite » et celle de la parole proférée, et se donne de ce fait une fondation absolue, absolument séparée de toute parole et de toute écriture antérieures – sauf saintes.
- 3 Les strates primitives de l'historiographie jésuite, dans le souci encyclopédique dont elles témoignent d'explicitement la fondation du nouvel Ordre comme relève et accomplissement de l'histoire des fondations d'Ordres dans le destin du christianisme, tissent de façon extrêmement serrée les deux fils de l'oralité et de l'écriture – l'un et l'autre soumis à une élaboration textuelle selon laquelle la chose écrite et la chose dite sont constituées comme deux référents analogues.
 - 4 Le champ d'exploration concernerait ici aussi bien le *Journal des motions intérieures* d'Ignace de Loyola (son seul manuscrit « autographe ») que le *Récit* de sa vie, les *Exercices spirituels*, ou encore les *Constitutions* de la Compagnie – c'est-à-dire tout l'arc tracé entre l'écriture de soi (secrète, racontée) dans l'effort tendu de la fondation et le texte collectif (publié et « déclaré ») de la communauté instituée, en passant par le legs (oral) du *Récit* (à écrire) et le manuel de convers(at)ion des *Exercices*.
 - 5 Pour chacune de ces pièces du dispositif de fondation et d'institution d'une tradition, une configuration de textes s'organise dans ou entre lesquels les fils de la transmission passent et se nouent. Je centre ici l'enquête sur l'une de ces configurations ou « séries », celle des *Exercices spirituels*, et plus précisément l'un de ses deux paragraphes inauguraux, le « *Prosupuesto* ».

Le texte comme instrument

- 6 Les *Exercices* non seulement constituent une pièce maîtresse, par leur genèse (plongée dans les ténèbres opaques de la préhistoire de la Compagnie) et par leur rayonnement (à l'intérieur et à l'extérieur de l'Ordre), du dispositif que j'ai présenté, mais ils sont aussi l'instrument de l'insertion de l'Ordre et de son histoire propre dans la Contre-Réforme : c'est un texte, imprimé et virtuellement lisible, virtuellement accessible à une pratique directe de lecture selon l'orientation culturelle générale des mouvements de Réforme ; mais ce texte est, en fait, retiré à son lecteur possible pour être réservé à l'usage (indirect toutefois, comme on le verra) d'un médiateur, et transmis par sa parole, selon l'orientation culturelle et rituelle de la Contre-Réforme catholique et la défense de la fonction sacerdotale. Aussi bien les *Exercices* (à l'écriture desquels Ignace – selon la tradition – n'aurait cessé de faire écho dans le *Récit* oralement dicté de sa vie) amplifient-ils l'écart et le concours entre la scripturalité de la pierre de fondation et l'oralisation de cette même trace – ou inversement.
- 7 Scripturalité : la Compagnie de Jésus arrête dès 1548 une version latine de ces *Exercices*, élaborée par Andreas Frusius (André des Freux), qu'elle fait approuver par le pape Paul III – j'aurai à y revenir – et qu'elle ne révisera que sur très peu de points dans la suite de son histoire¹ ; mais elle s'ingénie, dans le même temps et jusqu'à la fin du XVI^e siècle, tout au long de l'élaboration d'un *Directoire* des *Exercices* publié en 1599, à dire et à écrire l'écart de la pratique de ce livret pour la direction spirituelle par rapport à sa lettre, à dire et à écrire l'oralisation d'un texte dont s'émancipe l'interlocution à laquelle il donne lieu ; une interlocution qui, aussi bien, en faisant récrire ce texte, le normalise et lisse l'une de ses arêtes structurelles, celle d'être précisément une prescription impossible et une inévitable invitation à l'invention d'une tradition transformatrice.

- 8 Oralité : parallèlement à cette première voie, au sein de laquelle s'entrelacent déjà écrits et paroles, une seconde reste ouverte pour plusieurs décennies, voie généalogique traçant de grands lignages liés au don et à la réception des *Exercices* – l'appartenance à de tels lignages autorisant du reste tel ou tel membre de la Compagnie, ayant reçu les *Exercices* d'un autre qui lui-même les avait reçus d'un troisième qui les tenait d'Ignace lui-même ou de l'un de ses premiers compagnons, à se prononcer par écrit à leur sujet dans le cadre de la préparation du *Directoire*. Cette seconde voie conserve néanmoins une réelle autonomie par rapport à la première, non seulement parce qu'elle double la hiérarchie de l'Ordre d'une sorte de distinction informellement reliée au temps de la fondation, mais parce qu'en amont, elle vient questionner une scission interne du fondateur – qui, d'autre que lui-même, lui donna les *Exercices* ? – et la formation du sujet parlant, seconde naissance du converti.
- 9 Pourquoi le choix du « Prosupuesto » ou « Présupposé », selon le titre attaché à ce paragraphe sur le manuscrit espagnol corrigé par Ignace de Loyola et appelé pour cette raison « autographe » ?
- 10 D'une part parce que ce « Prosupuesto » (22^e paragraphe du livret) se donne comme l'un des deux morceaux introductifs des *Exercices* (après une série d'annotations liminaires) : non pas une entrée théorique, comme le « Principe et fondement » qui le suit immédiatement et qui précise les enjeux du livret, du point de vue de ses finalités (« que nous désirions et choissions uniquement ce qui nous conduit davantage à la fin pour laquelle nous sommes créés² »), mais une entrée pratique, qui n'a pas force de principe mais de provision : quelles sont les conditions effectives de l'échange entre les deux sujets impliqués dans le dialogue des *Exercices* et comment faire face à ce qui leur adviendra dans ce dialogue, aux malentendus auxquels ils seront confrontés ?
- 11 D'autre part parce que le discours de ce paragraphe développe en son sein un second malentendu, qui n'affecte plus seulement le référent de ce discours, mais son texte même, et fait donc revenir sur la relation au texte lui-même ce qui ne concernait de prime abord que l'interlocution orale dont le discours réglait les dysfonctionnements possibles ; le malentendu intervenant dès lors dans l'intelligibilité du texte et forçant des choix d'interprétation dont aucun ne peut être définitivement couvert par l'autorité de ce texte.
- 12 Quels usages la tradition fait-elle de ce malentendu textuel, et comment ces usages se donnent-ils à lire dans la série des textes engendrés par le « Prosupuesto » des *Exercices* ? Lisons ce paragraphe, dont je traduis ici la version « autographe » : « Pour que celui qui donne les exercices spirituels comme celui qui les reçoit y trouvent davantage d'aide et de profit, il faut présupposer que tout bon chrétien doit être plus enclin à sauver la proposition du prochain qu'à la condamner ; et s'il ne peut la sauver, qu'il s'enquière de la manière dont il la comprend et, s'il la comprend mal, qu'il le corrige avec amour (*y si no la puede salvar, inquirira como la entiende y, si mal la entiende, corrija con amor*) ; et, si cela ne suffit pas, qu'il cherche tous les moyens pour que, la comprenant bien, il se sauve (*y si no basta, busque todos los medios convenientes para que, bien entendiendola, se salve*). »
- 13 *Para que, bien entendiendola, se salve* : s'agit-il de sauver la proposition du prochain en passant d'une mauvaise à une bonne intelligence de cette proposition, après avoir dissipé tout malentendu ? Ou s'agit-il pour le prochain de se sauver lui-même – le salut de la proposition passant alors à l'arrière-plan et le malentendu venant inversement au-devant

de la scène, puisque le résultat de la dissipation du malentendu semble désormais importer moins que le processus du passage, c'est-à-dire le fait qu'il y ait eu malentendu ?

- 14 Symptôme du trouble provoqué par la chute de ce paragraphe dans l'immédiate postérité de la version espagnole des *Exercices* : l'instabilité des traductions latines successives du livret ignatien, depuis la première tentative de 1541, dite *Versio prima I* jusqu'à la traduction publiée et approuvée en 1548, dite *Versio Vulgata*, en passant par un second essai, la *Versio prima II*, en 1547.
- 15 La traduction de 1541 donne pour *se salve* : *salvet eam*, « qu'il la sauve », cette solution étant le fruit d'une correction intervenue sur un premier état, qui donnait : *salvetur*, « qu'il soit sauvé ». Celle de 1547 reprend d'abord le *salvet eam* de la version de 1541, puis corrige et revient au premier état de la version de 1541, optant donc pour *salvetur*. La *Versio Vulgata* réouvre le champ des interprétations possibles : « si cela ne suffit pas, qu'il essaie toutes les voies appropriées pour guérir et préserver de l'erreur son intelligence (*quibus illum sanum intellectum, ac securum reddat ab errore*)³ ». Mais comme on le constate, cette réouverture ne s'inscrit plus dans le texte comme un malentendu offert à différentes lectures possibles d'un même énoncé les enveloppant toutes sans donner l'une ou l'autre à bien entendre.
- 16 Comment comprendre ce singulier malentendu, tel qu'il nous apparaît spécifiquement textuel dans l'« Autographe » ? On l'aura remarqué, le paragraphe définit d'entrée de jeu une rigoureuse réciprocité des positions (« Pour que celui qui donne les exercices spirituels comme celui qui les reçoit... »), selon laquelle chacun des énoncés qui suivent portera aussi bien sur « celui qui donne » que sur « celui qui reçoit » – appelons-les (avec la tradition) « directeur » et « exerçant » : ainsi de l'inclination à sauver plutôt qu'à condamner la proposition du prochain, du fait de s'enquérir d'elle, etc. Cette réciprocité creuse progressivement « sous » les propositions, telles qu'elles sont énoncées et malentendues, un lieu qui n'est en propre ni celui du directeur, ni celui de l'exerçant, mais celui qu'ils habitent l'un et l'autre, le lieu même de leur interlocution.
- 17 Lieu découvert par les malentendus auxquels le « *Prosupuesto* » se réfère : mal entendre un énoncé, l'entendre sans le comprendre, le comprendre partiellement, avec une perte, le comprendre « de travers » ou de biais, c'est en effet éprouver l'écart de dénonciateur et de l'énonciataire, mais c'est en même temps marquer le lien, traverser cet écart dans la continuité d'un même lieu. Mais ce lieu ne se révèle que comme lieu de l'autre, au revers de ses énoncés (de ses « propositions ») : aussi bien n'affleure-t-il dans le texte du « *Prosupuesto* » que par la grâce de son malentendu final, et du double foyer local (le prochain dans sa position) et verbal (le prochain dans sa proposition) du *se salve*.

Reproposer une proposition

- 18 Mais cette première approche ne suffit pas encore. Car elle ne rend pas compte précisément de la manière dont la proposition peut se faire jour comme proposition mal entendue. Un trouble nous alerte toutefois au centre du paragraphe : « Et s'il ne peut la sauver, qu'il s'enquière de la manière dont il la comprend et, s'il la comprend mal, qu'il le corrige avec amour (*y si no lapuede salvar, inquirira como la entiende y, si mal la entiende, corrijale con amor*). »
- 19 Remontée en amont du malentendu final dans ce : « qu'il le corrige », auquel une autre copie manuscrite des *Exercices* préfère au demeurant « qu'il la corrige (*corrigala*) ».

Premier glissement ici – auquel l'autre copie résiste, dans la continuité des pronoms précédents dans ce même énoncé (« s'il ne peut la sauver [...] il la comprend, etc. ») – de la proposition du prochain vers le prochain. Mais la mobilité de cet énoncé ne relève pas seulement d'un tel glissement de la proposition à la position ; elle touche aussi à la relation des positions et des propositions. De quel énonciateur quelconque mais assignable – qu'il soit directeur ou exerçant, là n'est déjà plus la question – ressort la proposition de cet énoncé ?

- 20 Quelle que soit sa lecture, la phrase implique qu'il n'y ait pas une proposition en jeu, mais deux, ou plus précisément une même proposition articulée par deux énonciateurs différents, dont l'échange consisterait dans l'énonciation recommencée d'une même proposition. Seul le malentendu affectant cet échange différencierait les deux énoncés, et ferait par là même affleurer, rappelons-le, le lieu commun des positions d'énonciation. Bref, seul le malentendu produirait de la différence dans l'usage du langage, pour refonder l'identité de ses locuteurs.
- 21 Reprenons. Soit toujours la phrase : « S'il ne peut sauver la proposition du prochain, qu'il s'enquière de savoir comment il la comprend... » Qui désigne ce dernier « il » ? Celui qui a énoncé la proposition ou celui qui l'a reçue ?
- 22 Dans le premier cas, on lira ensuite : « et s'il la comprend mal, qu'il le (ou la) corrige avec amour » ; dans le second cas, on lira aussi : « et s'il la comprend mal, qu'il la corrige avec amour ». Mais il ne peut s'agir dans aucun des deux cas d'un seul « trait » de l'échange, et ce que la chute du paragraphe pouvait laisser comprendre comme la répétition d'une même proposition – mal puis bien entendue – par un même locuteur apparaît désormais comme l'échange d'une même proposition entre les deux locuteurs : seul cet échange peut créer les conditions de la venue au jour du malentendu. En effet, comment le prochain pourrait-il mal entendre sa propre proposition, sans que celle-ci lui ait été renvoyée et qu'il constate le malentendu de l'autre en ne l'entendant plus lui-même que mal ?
- 23 Mais, comme dans un écho anticipé au *Directoire* de 1599 qui – j'y reviendrai plus loin – renoncera à la position de présupposition du « Prosupuesto » dans le livret des *Exercices*, pour le reléguer à un usage facultatif en cas de malentendu, ce « Prosupuesto » dissimule son propre présupposé, ou ne le fait apparaître que dans les failles de son énoncé – dans le feuilletage des variations possibles de cet énoncé, c'est-à-dire dans la variété de ses énonciations. L'échange des « propositions » se trouve effectivement renvoyé, hors-texte, sur la scène de l'interlocution. Or, tout le jeu des *Exercices* consiste dans une proposition de propositions, expérimentation de la différence d'une même proposition selon qu'elle est proposée ou re-proposée.
- 24 Cette analyse trouverait une confirmation dans le fait suivant. L'un des artisans de l'élaboration du *Directoire des Exercices*, Eduardo Pereyra⁵, propose en 1562 un « Guide » pour l'utilisation du livret ignatien, dans lequel toute mention du « Prosupuesto » disparaît. Or, il se trouve que disparaît aussi de ce même « Guide » l'une des propositions les plus durablement « malentendues » des *Exercices*, celle qui concerne, semaine après semaine, contemplation après contemplation, la « composition de lieu ». Composition d'un lieu pour la figuration de scènes, qui s'inscriront dans ce lieu après qu'il ait été purement composé, après aussi que l'histoire que cette scène répétera ait été rappelée (et par) l'exerçant – après donc que l'imagination de l'exerçant est déjà habitée par ce qu'il lui faut pourtant abstraire du lieu qu'il compose pour l'accueillir. Composition « blessante pour l'esprit », comme y insisteront les rédacteurs du *Directoire*. Proposition

impossible, dont le « directeur » et l'« exerçant » partageront la même mésentente, et à laquelle Eduardo Pereyra substitue une contre-proposition conforme à la transformation effective de la « composition de lieu » dans la pratique des *Exercices*, mais qu'il institue en texte.

- 25 C'est précisément parce que la proposition de la « composition de lieu » est mal entendue, mais que la lettre du livret des *Exercices* en tient la note, que ce lieu impossible, dont le « directeur » n'est pas maître d'empêcher que l'imagination de l'« exerçant » ne vienne l'opacifier à ses propres yeux et dont l'exerçant ne peut qu'approfondir progressivement le gouffre, jusqu'à la découverte d'un « lieu de [lui]-même », au terme du parcours, radicalement opaque à toute image – c'est parce que cette proposition de la composition de lieu est mal entendue que ce lieu impossible surgit dans le réel comme lieu commun des locuteurs.
- 26 Cette vertigineuse permutabilité des positions de chacun des deux interlocuteurs des *Exercices* nous porte jusqu'à un ressort profond du malentendu du « Prosupuesto » : non seulement parce qu'elle tient ouverte la lecture du *se salve* comme un « qu'il se sauve » (et non pas un « qu'il soit sauvé »), chacun des deux sujets se sauvant par l'autre, se sauvant dans une relation au lieu de l'autre découvert comme lieu commun, mais n'étant pas sauvé par l'autre, pas plus sauvé par la proposition de l'autre qu'il ne sauve l'autre par sa proposition. Mais encore et surtout parce que l'un et l'autre échappent à un texte qui n'inscrit pour aucun d'eux une place stable ; un texte qui se trouve lui-même, dans son propre projet de « déplacer » les acteurs qu'il convoque, livré à l'égarément de son réseau de pronomination et à l'errance de sa syntaxe ; un texte qui, par cette proposition échangée ou *passée sous l'énoncé*, d'un terme à l'autre d'une phrase dont le même pronom (ou marqueur d'énonciation) est successivement effectué par deux énonciateurs (virtuellement inscrits dans le livret des *Exercices*, recueil de propositions à faire), réinvente la langue – écrite et orale⁶.
- 27 Il demeure un point d'obscurité. Si nous avons un tant soit peu dénoué la difficulté portant sur le *se salve* comme un « qu'il se sauve » plutôt que – selon les premiers usages de la tradition – sur un « qu'il soit sauvé » (difficulté dénouée par la découverte de la réciprocité des positions et, au-delà, de l'échange des propositions), le problème reste réel de comprendre pourquoi le texte du « Prosupuesto » reste suspendu entre deux interprétations possibles de son terme : pourquoi, si la proposition est bien comprise, s'agit-il de se sauver ou d'être sauvé plutôt que de sauver la proposition ainsi entendue ? Pourquoi ne pas sauver la proposition si elle est bien comprise ? Ou, plus précisément, pourquoi le texte demeure-t-il suspendu entre la possibilité d'une bonne compréhension de la proposition qui conduirait à la sauver, et celle de se sauver ou d'être sauvé soi-même bien que cette proposition ait été bien comprise – le salut du prochain ne se laissant pas réduire ici au seul salut de sa proposition, pas plus qu'elle ne lui devient tout à fait étrangère ?⁷
- 28 Il faut ici, pour avancer encore, inverser la démarche, et remonter le cours de la tradition à partir du *Directoire* de 1599. Comment ce *Directoire* justifie-t-il la relégation du « Prosupuesto » très loin de l'entrée des *Exercices*, pour un usage facultatif de réparation ? D'abord le texte de 1599 : « Il semble mieux convenir de ne pas proposer [le « Prosupuesto »] au début des *Exercices*, mais dans le cours de ceux-ci, s'il se présentait quelque doute ou obscurité, ou si l'exerçant montrait quelque méfiance, si cela paraît alors opportun, on pourra l'expliquer⁸. »

- 29 L'ordre de succession du fait et de sa découverte est ici rétabli : si l'on découvre qu'il y a eu malentendu, alors on met en œuvre la procédure prévue par le « Prosupuesto ». Mais l'on voit bien que dans ce redressement, d'une part, très généralement, le présupposé du malentendu dans toute conversation se trouve levé – au bénéfice d'un « après-coup » empirique⁹; d'autre part, le malentendu textuel du paragraphe est dissipé par la disparition de fait de l'une de ses déterminations essentielles : l'échange de la « proposition » entre « celui qui donne et celui qui reçoit », échange qui ne pouvait qu'être mal entendu alors que la conversation n'était pas engagée, et que la proposition en partage entre le « directeur » et l'« exerçant » restait encore repliée sur elle-même, comme le seraient deux images superposées et confondues.
- 30 C'est donc le texte des *Exercices* dans son opacité spécifique, dans son *intransmissibilité* (usage de la tradition, dont l'intransmissibilité de la fondation garantit l'autonomie), qui se trouve défait (selon un second usage complémentaire de la tradition, brouillant les traces de cette intransmissible fondation pour en assurer la séparation absolue).
- 31 Poursuivons : quels mobiles ont-ils d'abord conduit Ignace et ses premiers collaborateurs à poser (et à maintenir) le « Prosupuesto » à l'entrée des *Exercices*, avant d'y renoncer ? La réponse nous portera à une nouvelle élucidation de l'engendrement du malentendu textuel du paragraphe, engendrement dont l'argumentation du *Directoire* n'aura pourtant produit qu'un symptôme déplacé.
- 32 Gíl González Dávila, assistant du général Mercurian pour les provinces d'Espagne de 1573 à 1581 et l'un des collaborateurs les plus actifs de la préparation du *Directoire*, note en 1587 dans l'un des « mémoires » rattachés à ce chantier (« mémoire » dont le paragraphe du *Directoire* de 1599 cité ci-dessus était d'ailleurs repris) : « Nos Pères n'avaient pas une telle autorité devant les gens qu'on leur fit crédit en toutes choses, et c'est pour cela qu'ils donnaient à l'exerçant cet avis [le « Prosupuesto »], afin qu'ils n'empêchent pas par leur silence le profit spirituel de celui qui recevait les Exercices¹⁰. »
- 33 Quels sont donc ces malentendus, sur lesquels le « directeur » devait se garder de garder le silence ?

Une double méprise

- 34 Revenons, comme nous y invite Gíl González Dávila, aux premiers temps de la Compagnie, quand les Pères n'avaient pas toute l'« autorité » acquise depuis lors – spécialement en Espagne, où « ce que [le théologien dominicain P. Mancius¹¹] incrimine le plus, et considère comme une proposition hérétique, est ce qui est dit à la fin des *Exercices* : *etiamsi plane compertum definitumque esset, nemini contingere salutem nisi praedestinato* ; il dit que cette manière de douter témoigne d'une volonté de faire entendre (*muestra querer dar a entender*) que *salus contingat etiam non praedestinato*, et que c'est là douter mal, comme s'il n'était pas clair, *scilicet, quod non contingat nisi praedestinato*¹² ».
- 35 La traduction latine du paragraphe 366 des *Exercices* (quatorzième des « Règles pour le sens vrai que nous devons avoir dans l'Église militante » qui concluent le livret) forme donc la « pointe » de la controverse qui se développe en Espagne dans le cours de l'année 1553 sur le manuel de conversation jésuite. La version « Autographe » de ce même paragraphe était rédigée comme suit : « Bien qu'il soit tout à fait vrai (*Dado que sea mucha verdad*) que personne ne puisse se sauver sans être prédestiné et sans avoir la foi et la

grâce, il faut faire très attention dans la manière de parler et de communiquer sur toutes ces questions (*en el modo de hablar y comunicar de todas ellas*). »

- 36 La *Versio Vulgata* modifie l'amorce de l'alinéa : « Il faut aussi remarquer que, même s'il était parfaitement évident et défini que personne ne peut obtenir le salut que s'il est prédestiné (*etiam si plane compertum definitumque esset, nemini contingere salutem nisi praedestinato*), il faut cependant parler de cela avec prudence. »
- 37 L'espagnol *sea* est devenu le latin *esset*. La prédestination comme condition nécessaire du salut se trouve affectée d'irréalité par ce glissement verbal, qui déplace l'accent de l'énoncé sur la seconde phase de son développement : « Il faut cependant parler de cela avec prudence, de peur que, donnant trop de place à la grâce ou à la prédestination de Dieu, nous semblions vouloir exclure les forces du libre arbitre et le mérite des bonnes œuvres ou que, à l'inverse, en leur attribuant plus qu'il n'est juste, nous n'affaiblissions par là les premières. »
- 38 Ce déplacement d'accent ouvre le spectre des lectures possibles du paragraphe, tout en ménageant de fait, pour chacune de ces lectures, la possibilité qu'elle soit le résultat d'un malentendu ; la série des lectures possibles peut parcourir le champ des positions théologiques contemporaines sur le rapport de la prédestination et du libre arbitre, du salut par la grâce et du salut par les œuvres, sans que le paragraphe puisse être arrêté sur l'une de ces positions – la Compagnie de Jésus se trouvant placée par la grâce de ce malentendu en situation hégémonique dans le débat. Grâce d'un malentendu lié à la contrainte textuelle fondamentale des *Exercices* : une seule et même proposition pour deux énonciateurs virtuels communiquant entre eux comme sujets différents de langue commune dans la double mésentente de cette proposition.
- 39 Or si le malentendu qui brouille ce texte est l'un des mobiles du « Prosupuesto » – et, aussi bien, de sa relégation après que l'« autorité des Pères » est devenue telle qu'on put « leur faire crédit en toutes choses » –, nous découvrons alors que ce n'est pas seulement au discours de ce « Prosupuesto » que le paragraphe 366 sert de mobile (comment sauver le prochain ou sa proposition plutôt que le (ou la) condamner ?), mais qu'il touche au cœur même de son malentendu textuel¹³. Car n'est-il pas question, dans l'irréductible suspens du paragraphe 22 entre le salut du prochain et le salut de sa proposition, entre le salut du prochain dans sa proposition et son salut au revers de celle-ci, dénué de ses propositions, dépouillé de ses œuvres – n'est-il pas question là aussi de la tenue en accords discordants des propositions théologiques antagonistes du paragraphe 366 sur la prédestination ?
- 40 Le déplacement du « Prosupuesto » dans le cours (facultatif) des *Exercices* selon l'usage recommandé par le *Directoire* ne serait donc pas seulement lié à son discours, mais au malentendu qu'il met lui-même en œuvre et qui, d'un terme à l'autre des *Exercices* (22/366), et d'un terme à l'autre de ses versions successives (Autographe/*Versio Vulgata*), articule une « proposition » fondamentale sur la genèse et la fonction des malentendus du texte comme inscription et résolution de la singularité des locuteurs dans l'unité de la langue – proposition définissant autant les usages qu'une tradition fait d'un texte que le destin de ce texte lui-même comme usage de la tradition.
- 41 Je ne peux qu'esquisser ici, à l'appui de ces hypothèses, l'histoire de la controverse, principalement jésuite et dominicaine, sur le *esset* du paragraphe 366 des *Exercices*.
- 42 Ignace de Loyola puis ses premiers successeurs¹⁴ maintiennent le cap pendant toute la tempête : la *Versio Vulgata*, approuvée par le pape, ne peut être révisée. On commence par soumettre Andreas Frusius à une question que nous connaissons bien : c'est la question

centrale du « Prosupuesto ». Juan de Polanco, secrétaire d'Ignace, en rend compte dans une lettre de février 1555 : « On a demandé au P. Andreas Frusius, auquel revient la version en circulation (*cuius est versio quae circumfertur*¹⁵) s'il avait à l'esprit les opinions de Catherini [Catharino] en traduisant ce passage ; lui affirma qu'elles ne lui étaient jamais venues en tête¹⁶. » Y a-t-il eu à la source du malentendu une « contamination » de l'énoncé du traducteur Frusius par les thèses d'Ambrogio Catharino¹⁷ que ses interlocuteurs lui feraient voir, dissipant ce malentendu et permettant de bien entendre la proposition ? Nulle contamination n'est reconnue. Le malentendu demeure et chacune des parties – Frusius d'une part, le gouvernement de l'Ordre d'autre part – semble s'« en sauver ». Le malentendu demeure, et doit demeurer. Juan de Polanco l'écrit à Francisco de Borgia en janvier 1555 : « Des Exercices et des contradictions à leur sujet, notre Père [Ignace] ne pense pas que nous devions en faire cas, mais que nous devons être en paix avec tous pour ce qui nous concerne. Et si on nous questionnait, on répondra facilement en nous déchargeant sur le Siège Apostolique, au jugement et à la censure duquel les Exercices ont été offerts pour un examen très minutieux, et Sa Sainteté a approuvé par un bref particulier tout ce qu'ils contenaient¹⁸. »

- 43 Jugement confirmé par le même en 1560 : « Il ne convient pas de rien changer dans les Exercices latins [...] puisque le pape Paul III les a approuvés¹⁹. »
- 44 Sont ainsi à l'œuvre, dans ce malentendu scrupuleusement entretenu, deux aspects opposés et complémentaires du rapport d'une tradition avec un texte, et d'une configuration de controverse avec une position d'autorité : l'autorité arbitre au sein de la controverse (la version approuvée autorise le texte au nom d'une tradition, celle du respect de la décision pontificale) ; l'autorité abrite la controverse, elle couvre son développement (la version approuvée autorise la tradition à (ab-)user du texte). Le premier aspect « arrête » l'histoire sur un écrit, le second la perpétue, en aval et en amont sur la scène orale de l'interlocution.
- 45 Or nous retrouvons ici, déplacée (« déchargée ») sur le pape, l'une des déterminations majeures du malentendu du « Prosupuesto », dont le texte engendrait les malentendus qui pouvaient l'affecter en même temps qu'il déposait chacun des interlocuteurs de la conversation de toute autorité sur ce texte – l'histoire des *Exercices* délivrant elle-même deux mandats ou deux « autorisations » concomitantes, celle d'Ignace, correcteur de la version « Autographe », celle du pape, approuvateur de la *Versio Vulgata*.
- 46 À l'articulation de ces deux autorités et du transfert par lequel – non sans tenir la version « Autographe » comme une sorte de sous-texte presque retiré à la lecture, mais toujours parlé – Ignace de Loyola charge le pape d'autoriser la tradition, le malentendu du paragraphe 366 fait revenir celui du paragraphe 22, que la *Versio Vulgata* dénouait et recouvrait en renonçant à l'impossible affirmation du salut du prochain au défaut de ses propositions ; paragraphe 22 qui tramait dans son texte le malentendu même qu'il voulait dissiper, et qui ne pouvait pas ne pas l'entretenir – pour divers usages de la tradition.

NOTES

*. Préface de Luis Gonçalves da Camara au « Récit », in Ignace de Loyola, *Récit écrit par le Père Luis Gonçalves aussitôt après qu'il l'eut recueilli de la bouche même du Père Ignace*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988.

1. On trouvera une synthèse précise du dossier complexe de la « genèse » des *Exercices* dans la préface que M. Giuliani leur donne dans les *Écrits d'Ignace de Loyola*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, p. 37-40 ; pour davantage de détails, cf. l'introduction de l'édition du *Texte autographe des Exercices Spirituels* par E. Gueydan (en coll.), Paris, DDB, 1986.

2. Le livret des *Exercices* distribue sur quatre semaines un cycle de « méditations » et de « contemplations » conduisant le « retraitant » qui en effectue le parcours à élucider sa propre position devant les choix auxquels l'expose sa confrontation avec les principales étapes de la destinée du Christ.

3. *Monumenta Historica Societatis Iesu*, t. 100, p. 164-165 (cité *infra* M.H.S.I.). Je remarque au passage, pour une mise en série cette fois-ci extensive des textes de la tradition jésuite sur ce paragraphe, que G. Fessard (*La dialectique des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola*, Paris, Aubier, 1966, t. II, p. 263), prenant parti pour le « salut du prochain » contre le « salut de la proposition du prochain », verse au crédit de cette interprétation le *salvetur* du premier état de la version de 1541. Mais ce faisant, il restreint les possibles à deux seules hypothèses : *salvetur* ou *salvet eam* (« qu'il soit sauvé » ou « qu'il la sauve ») et écarte une troisième lecture du texte espagnol : « qu'il se sauve », et non pas « qu'il soit sauvé », lecture dont je montrerai plus loin la pertinence par rapport à l'ensemble du paragraphe et à la trame globale du malentendu qui le traverse.

4. J'observe encore, toujours dans le cadre d'une mise en série extensive, que les traducteurs (jésuites) des *Exercices* dans les récents *Écrits d'Ignace de Loyola* (*op. cit.*, p. 62), construisent une *Versio Prima* plus conforme au texte espagnol qu'elle ne le fut jamais en rétablissant un « mutuellement » (« Pour que celui qui donne les Exercices comme celui qui les reçoit s'aident mutuellement et qu'ils en tirent profit ») biffé (*mutuo*) dans la *Versio Prima* de 1541 et abandonné dans les versions latines ultérieures.

5. Eduardo Pereyra note en marge du manuscrit de son « Guide » : « La manière qu'a eue un Père, auquel le P. Villanueva avait donné les exercices, de les donner [lui-même], P. Villanueva auquel notre P. M[aitre] Ignace les avait donnés. » (*M.H.S.I., Directoria*, p. 141.)

6. Pour un examen plus complet de ce problème, cf. P.-A. Fabre, *Ignace de Loyola. Le lieu de l'image*, Paris, Vrin-EHESS, 1992, en particulier p. 253-254.

7. Le commentaire cité de G. Fessard contourne le problème posé par la reprise de la proposition en articulant son analyse sur l'axe d'un *avant* et d'un *après*, de la recherche théorique d'une vérité (marquée par l'emploi, dans le premier temps du « *Prosupuesto* », du verbe *inquirir* [*si no lapuede salvar, inquiri como la entienda*]) à la recherche pratique d'un résultat (marqué par l'emploi, dans le second temps, du verbe *buscar* [*busque todos los medios convenientes*]) (*op. cit.*, p. 269-270). La recherche lexicale est convaincante, mais le changement de terrain qui la conclut l'est moins : n'est-ce pas en revenant sur son premier terrain que l'enquête devient une quête de soi, dans la répétition de son premier geste ?

8. *M.H.S.I., Directoria*, p. 643.

9. Or, comme je l'ai noté au début de cette « enquête », ce que j'ai appelé le théorème de la fondation, dont le statut des textes fondateurs constitue l'un des principaux enjeux, se définit par un « précipité » de l'acte et de son après-coup – de la fondation et de sa tradition.

10. *M.H.S.I., Directoria*, p. 500.

11. Ainsi qu'un autre censeur de l'Inquisition, Thomas de Pedroche, également dominicain.
12. *M.H.S.I., Epp. Mixtae*, III, p. 667.
13. Des copies manuscrites des *Exercices* en langue vernaculaire circulent bien après que la *Versio Vulgata* a été imprimée et approuvée, comme l'atteste clairement, parmi d'autres sources, l'une des lignes de défense des Jésuites d'Espagne devant l'attaque dominicaine contre le paragraphe 366 des *Exercices*, ligne de défense fondée sur la différence des deux versions, espagnole et latine, du paragraphe 366. Antonio Araoz, provincial d'Espagne, écrit à Ignace de Loyola en décembre 1553 : « Il semble s'agir d'une erreur d'impression, car dans certaine version espagnole [des *Exercices*] (*algunos de romance*), que nous avons en main, on lit : *Aunque sea claro y cierto que ninguno se salva sino siendo predestinado y teniendo fee y gracia*. Cela passe donc pour une erreur d'impression (*y asi pasa por error de estampa*). » (*M.H.S.I., Epp. Mixtae*, III, p. 672). On remarquera cependant ici qu'il serait bien difficile de savoir si Araoz adhère ou non lui-même à cette hypothèse – réplique directe de l'attaque dominicaine qu'il retransmettait dans une lettre précédente : « Si ce n'est pas une erreur d'impression, c'est une proposition hérétique » (*ibid.*, p. 667) ; comme il serait difficile de savoir si Andreas Frusius avait ou n'avait pas eu « en tête » les propositions théologiques de Ambrogio Catharino en traduisant ce même paragraphe (j'y reviendrai). La tradition, comme transmission autorisée, dévoile ici l'un de ses usages fondamentaux : la contingence de sa signification. Nous le vérifierons un peu plus loin.
14. La traduction latine sera corrigée en 1576 selon le texte « Autographe » (et les *Versio Prima I et II*) : *sit* remplacera *esset* – comme si le malentendu cessait alors, et alors seulement, d'être *actif*.
15. Ceci n'est pas exact (voir note 13).
16. *M.H.S.I., Epp. Ign.*, VIII, p. 413.
17. « Contaminateur » peut-être précieux pour l'hégémonie de la Compagnie, Ambrogio Catharino (1484-1553), qui joua un rôle actif dans les débats du Concile de Trente où il se lia aux jésuites Alfonso Salmerón et Diego Laynez, était dominicain, mais opposé aux positions dominantes dans son Ordre sur la question de la prédestination (ce sont du reste les Dominicains eux-mêmes qui soupçonnent les premiers Andreas Frusius d'avoir eu Catharino « en tête » en traduisant le paragraphe 366 des *Exercices*).
18. *M.H.S.I., Epp. Ign.*, VIII, p. 253.
19. *M.H.S.I., Lain. Mon.*, IV, p. 662.

RÉSUMÉS

L'enquête se concentre sur un court paragraphe des *Exercices Spirituels* d'Ignace de Loyola (1548), dans lequel on repère une tension forte entre deux pôles de référence fondamentaux de l'institution d'une tradition : celle d'un texte écrit et celle d'une pratique orale. Comment ces pôles de référence sont-ils articulés dans l'usage que les écrits liés aux *Exercices* dans le cours de la seconde moitié du XVI^e siècle font ou ne font pas de ce texte à travers la régulation des pratiques internes de l'Ordre et les interventions de ce même Ordre sur la scène des controverses externes ? Tel est l'objet de l'enquête, qui s'efforce d'élucider la signification et la fonction de la complexité de ce court paragraphe, entièrement consacré au problème du malentendu à l'œuvre dans la « conversation » spirituelle, et qui se trouve lui-même porteur d'un certain nombre de malentendus textuels dont il s'agit d'éclairer les usages que la première tradition jésuite a pu

faire. L'étude conduit à quelques hypothèses sur les manières par lesquelles une institution nouvelle s'établit dans le monde du langage.

The enquiry focuses on a short paragraph of the *Spiritual Exercises* of Ignace de Loyola (1548). A strong tension is noticeable here between two poles of fundamental reference for the institution of a tradition: that of a written text and that of an oral practice. How are these two poles of reference articulated in the use made, or not made, of the text by the writings linked to the *Exercises* during the second half of the XVIIth century, through the regulation of the internal practices of the Order and its interventions on the scene of external controversies? This is the object of the enquiry which attempts to elucidate the significance and function of the complexity of this short paragraph. Entirely devoted to the problem of the misunderstanding at work in the spiritual "conversation", it finds itself in turn the bearer of a certain number of textual misunderstandings. The issue in question is to shed light on its use by the earlier jesuit tradition. The study leads to a few hypothesis on the ways in which a new institution establishes itself in the world of language.